

## NOTES ET DOCUMENTS

---

### MÉRIMÉE EN HONGRIE

---

Dans sa belle étude sur les « Débuts de la littérature hongroise en France » (*Revue des Etudes Hongroises*, 1925, [t. 3], pp. 165-221) M. Henri TRONCHON dresse non seulement une liste presque complète des écrivains et voyageurs français qui, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout vers le milieu du XIX<sup>e</sup>, firent connaître la Hongrie aux Français, mais en même temps il esquisse un tableau vivant de ce romantisme voyageur qui a révélé tant de races et de pays nouveaux à la France. Car on ne saurait assez le répéter, c'est bien grâce au romantisme, à son ardente curiosité, à son humanisme si large et si vibrant que la Hongrie et plus particulièrement la littérature hongroise, doivent d'être entrées dans le mouvement des idées et des sentiments modernes. Rien de plus suggestif à cet égard que la lecture de ces pages de M. Tronchon où tant de noms illustres figurent, avec leurs impressions de voyage ou leurs curiosités artistiques, depuis Stendhal qui regrette en 1809 de ne pouvoir aller de Vienne en Hongrie, jusqu'aux grandes figures romantiques, telles que Berlioz, Quinet, Montalembert et Amiel, tous amis de la Hongrie en 1848.

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici un nom et non des moindres à la liste déjà si brillante de M. Tronchon. Celui de MÉRIMÉE qui, comme on le sait, avait le goût très romantique des voyages imaginaires aussi bien que réels. C'est ainsi qu'en 1854, au cours d'un séjour à Vienne, Mérimée, plus entreprenant que son grand ami Stendhal, franchit la frontière autrichienne et vient jusqu'à Pest en cherchant des « spécialités » hongroises et écoutant, naturellement, après Liszt et Berlioz, la musique des fameux Tziganes. Il décrit son voyage dans une lettre à son Inconnue, le 2 octobre 1854 :

« Vous ai-je dit que j'étais allé en Hongrie ? J'ai passé trois jours à Pesth et me suis cru en Espagne ou plutôt en Turquie. Ma pudeur y a

beaucoup souffert, car on m'a montré un bain public à Bade, [sic !], où les Hongrois et les Hongroises sont pêle-mêle dans un court-bouillon d'eau minérale très-chaude. J'y ai vu une très-belle Hongroise, qui s'est caché la figure dans ses mains, n'ayant pas comme les femmes turques des chemises pour se voiler le visage. J'ai vu la Dame de Saint-Tropez au théâtre hongrois, n'ayant pas l'esprit de reconnaître un mélodrame français sous le titre S.-Tropez à Mnóz. J'ai entendu des musiciens bohémiens très-originaux, qui font perdre la tête aux gens du pays. Cela commence par quelque chose de très-lugubre et finit par une gaieté folle et qui gagne l'auditoire, lequel trépigne, casse les verres et danse sur les tables. Mais les étrangers n'éprouvent pas ces phénomènes. Enfin, et je garde le plus beau pour la fin, j'ai vu une collection de vieux bijoux magyares, d'un travail merveilleux. (*Lettres à une Inconnue*, t. I. pp. 252 ss.)

Une fois de plus, dans cette musique de tzigane, — qui pour les Hongrois est plutôt une manifestation pittoresque que profonde de l'âme hongroise, — les voyageurs étrangers croient découvrir mille choses qui n'y sont peut-être pas réellement. Sous ce rapport, rien n'a changé depuis Mérimée et M. Robert DE TRAZ, l'auteur des beaux et profonds *Dépassements*, ne trouve pas moins de caractère national à la musique tzigane, entendue dans un petit cabaret de Bude, que Mérimée lui-même, il y a trois quarts de siècle. C'est que, en raison de leurs simplicités, certaines convictions artistiques sont parfois trop profondément enracinées dans les esprits pour faire place à la réalité, plus difficile à saisir dans sa complexité.

(Institut français à l'Université de Budapest)

NÁNDOR KOUZS.

---